

Lien social et réseaux économiques chez les migrants internationaux.

Michel Grossetti

▶ **To cite this version:**

Michel Grossetti. Lien social et réseaux économiques chez les migrants internationaux.. Relaciones, 2000, p. halshs-00476374

HAL Id: halshs-00476374
https://shs.hal.science/halshs-00476374

Submitted on 26 Apr 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Michel Grossetti

Centre Interdisciplinaire de Recherches Urbaines et Sociologiques (CIRUS-CERS)

CNRS et Université de Toulouse-le-Mirail

5, Allées A. Machado

31058 Toulouse Cedex

Tel : 33 (0)5 61 50 36 69

Fax : 33 (0)5 61 50 38 70

Email : Michel.Grossetti@univ-tlse2.fr

L'imprévisibilité dans les parcours sociaux[1].

Les Cahiers Internationaux de Sociologie, 2006, n°120, pp.5-28

Résumé

Cet article propose les éléments d'un cadre théorique permettant d'analyser des situations sociales comportant une part d'imprévisibilité. S'intéresser à des ruptures, des changements soudains, c'est en partie revenir sur de vieux tabous de la sociologie et plus généralement des sciences sociales : la contingence, l'événement, l'imprévisible. Une solution possible réside dans la définition précise de ce qui est considéré comme imprévisible et dans la prise en compte de différents niveaux de temporalité, à condition d'accepter l'idée que les temps « courts » peuvent parfois influer sur les temps « longs ».

Forms of unpredictability in life course.
Elements for a sociology of bifurcations

Abstract

In this article I propose the elements of a theoretical framework that makes possible to analyse social situations with a part of unpredictability. Being interested in ruptures, unexpected changes, is for a part going back to some old taboos of sociology : contingency, events, unpredictability. One possible solution consists in a precise definition of what is considered as unpredictable and in taking into account different levels of temporality, providing to accept the idea that « short » time can sometimes have an influence on « long » time.

Mots clés : biographies ; causalité ; temporalité ; imprévisibilité

Key-words : biography ; causality ; temporality ; unpredictibility

Dans l'analyse de données empiriques, les sociologues sont parfois confrontés à des situations qu'ils décrivent comme des « ruptures importantes », des « moments de redéfinition », des « tournants », des « bifurcations », etc. Les approches biographiques sont particulièrement propices à ces descriptions, même si ce ne sont pas les seules. Or, sur le plan théorique, la sociologie se trouve un peu désarmée pour donner du sens à l'idée qu'une séquence d'action à l'issue plus ou moins imprévisible peut avoir des conséquences « importantes » (quelle que soit la façon dont cette importance est évaluée). On se rapproche en effet de l'idée de sens commun d'un « événement » contingent, dont les effets se déploient bien au-delà de lui-même. Or, la plupart des sociologues, quelles que soient les orientations dont ils se réclament, se méfient de l'événement et du contingent (Fassin et Bensa, 2002), qu'ils ont appris à déconstruire au profit d'explications plus « rationnelles ».

Il est pourtant possible de construire des modèles explicatifs susceptibles de prendre en compte des situations comportant une part de contingence et d'imprévisibilité sans se ramener à une reproduction sans contrôle de modèles narratifs présentant les « événements » de la vie comme un enchaînement de causes et de conséquences (Ricoeur, 1983). Je voudrais explorer dans cet article les bases de ce que pourraient être ces modèles explicatifs, en m'appuyant d'une part sur les débats déjà avancés dans le domaine des approches biographiques et d'autre part sur des réflexions comparables conduites dans d'autres domaines des sciences humaines (histoire des sciences, sociologie historique, économie de l'innovation) et dans les sciences de la nature (physique, paléontologie).

Je commencerai dans une première partie par revenir sur ces débats conduits par les sociologues en France à la fin des années quatre-vingt sur les modèles d'explication dans les approches biographiques pour souligner les similarités entre certains de ces modèles et ceux qui sont issus d'autres spécialités des sciences de la nature et des sciences humaines. Dans une seconde partie, je m'appuierai sur un travail théorique récent sur les dynamiques des formes sociales (Grossetti, 2004) pour formuler une conception possible des bifurcations dans ces parcours. Enfin j'esquisserai une sorte de programme de ce que pourrait être une sociologie des bifurcations.

1. L'imprévisibilité dans les modèles explicatifs

Quelle place donner à la contingence dans les modèles explicatifs ? Faut-il s'en tenir à la solution des modèles statistiques d'un rejet à la marge du « hasard » ou peut-on faire de l'imprévisibilité un élément réellement structurant ?

1.1. Les modèles explicatifs dans les approches biographiques françaises

A partir de la seconde moitié des années soixante-dix, les sociologues francophones ont commencé à utiliser de plus en plus fréquemment des entretiens à structure biographique (Bertaux, 1997) et des suivis longitudinaux. Ils se fondaient en partie sur une critique de l'approche « transversale » (Bertaux, 1974), c'est-à-dire des statistiques synchroniques, accusées de sous-estimer des effets de séquentialité et de perdre l'unité des individus, fractionnés en séries de caractéristiques ou de pratiques. En retour, quelques années plus tard, Pierre Bourdieu, grand utilisateur de statistiques,

critiquait les travaux sur les histoires de vie, leur reprochant de surestimer l'intégrité et la continuité des individus et surtout de laisser dans l'ombre les structures collectives : « Essayer de comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'événements successifs sans autre lien que l'association à un « sujet » dont la constance n'est sans doute que celle d'un nom propre, est à peu près aussi absurde que d'essayer de rendre raison d'un trajet dans le métro sans prendre en compte la structure du réseau, c'est-à-dire la matrice des relations objectives entre les différentes stations » (Bourdieu, 1986, p.35).

A la fin des années quatre-vingt, plusieurs chercheurs se sont livrés à une sorte de bilan, permettant de mettre en débat les cadres épistémologiques impliqués dans les approches biographiques[2]. Jean-Claude Passeron (1990) y défendait une position proche de celle de Bourdieu, mais plus nuancée. Il critiquait lui aussi l'« utopie biographique » de l'exhaustivité de la description d'une histoire où tous fait sens et plaidait pour la réinsertion des biographies dans des structures sociales. Il proposait deux pistes pour concilier les apports des biographies avec la prise en compte des structures. La première consisterait à s'intéresser à « l'institution biographique », c'est à-dire à « l'inscription des itinéraires individuels dans la topographie et les calendriers institutionnels » (p.18). La seconde chercherait à réaliser à travers des concepts comme ceux de « carrière » et de « trajectoire » l'association entre les « structurations longitudinales » et « le produit agrégé de l'action des individus. » (p.20). Au texte de Passeron, qui relevait d'une réflexion épistémologique générale, répondait dans la même revue l'article rédigé par Frédéric de Coninck et Francis Godard, qui analysait minutieusement les formes de causalité et les conceptions des temporalités à l'œuvre dans les travaux biographiques empiriques. Ils distinguaient trois grands modèles d'analyse prenant en compte le temps, le modèle « archéologique », « centré autour de la recherche d'un point d'origine pertinent à partir duquel d'autres événements vont se mettre en place », le modèle du « cheminement » dont l'objet est la forme du processus lui-même, et le modèle « structurel » qui s'intéresse « aux temporalités qui débordent une biographie particulière. » (de Coninck et Godard, p.30).

Dans les trois types de modèles repérés par de Coninck et Godard, la place des déterminismes et de la contingence est très différente. Les modèles de type « archéologique » sont pour l'essentiel des modèles déterministes dans lesquels le seul moment où la contingence puisse trouver éventuellement place est « le point initial d'où l'essentiel découle » (p.31). Dans le troisième type de modèle, les divers niveaux de temporalité (le temps historique, le temps des générations, celui des carrières, etc.) sont fondamentalement indépendants les uns des autres, et laissent peu de place à la contingence, même si la conjugaison de leurs effets dans les trajectoires sociales explique certains phénomènes comme celui des « faux contemporains »[3]. Ce n'est que dans le second type de modèle, celui du « cheminement » (« le plus foisonnant » selon les auteurs), que la contingence trouve une place significative et que les temporalités de différents niveaux interagissent, notamment dans le sous-modèle dit « bifurcatif » où « chaque existence se divise en tronçons calmes, où les choses suivent leur cours, et en moments décisifs où tout est remis en jeu, où les destinées bifurquent les unes des autres » (p.36). Selon de Coninck et Godard, ce sous-modèle « bifurcatif » comprend lui-même plusieurs variantes selon le degré de prévisibilité que l'on accorde aux moments d'apparition des bifurcations et à leur fin.

Dans ces réflexions sur les modèles explicatifs à l'œuvre dans les travaux de type biographique se trouvent mises en question les conceptions générales de la causalité et de la contingence en sociologie. Une de ces conceptions, longtemps dominante, et dont on trouve ici des traces dans les textes de Bourdieu et de Passeron, fait de la contingence un résidu dont il faudrait à tout prix éliminer les effets pour analyser les « vraies » causes des phénomènes observés, causes qui ne sauraient se réduire à des « événements » imprévisibles ou à l'action de quelques individus. Une des

solutions pour s'affranchir de ces dernières traces de la contingence consiste à privilégier une échelle d'analyse où les effets de celle-ci soient considérés comme négligeables, le plan du métro plutôt que les trajets des voyageurs. Cette stratégie semble imparable, mais elle ne fait en réalité que décaler le problème : après tout, une étude historique de l'évolution du plan du métro ferait apparaître des effets durables de décisions parfois très contingentes qui seules peuvent expliquer le tracé de telle ou telle ligne, qui paraît bien étrange à des yeux contemporains. L'élimination de la contingence par l'élévation du niveau d'analyse est caractéristique des approches structurelles héritées entre autre de la sociologie durkheimienne. La conception de la contingence dans ces approches est tributaire de l'idée que les sociologues du début du siècle dernier se faisaient des sciences de la nature.

1.2. Les ambiguïtés de la référence au modèle des sciences de la nature

Inspirés par les conceptions de la causalité de la mécanique du XVIIIe siècle, les sociologues ont longtemps considéré qu'il n'y a de science que du prévisible. Le durkheimien François Simiand a formulé ce point de vue avec beaucoup de clarté dans un fameux article attaquant les historiens pour le trop grand cas qu'ils faisaient du « contingent », c'est-à-dire de ce qui n'est pas prévisible : « Rappelons d'abord le sens exact de « contingent ». Cette notion est en somme équivalente de « imprévisibilité ». (…) Si donc l'étude des faits humains tend à *expliquer*[4], au sens scientifique du mot, elle tendra par là même, non certes à ignorer l'élément individuel ou contingent, mais à en faire la part, afin, dans ses résultats propres, d'en éliminer l'action : elle se proposera comme sa tâche dominante non pas de mettre en évidence la suite de ses contingences, mais au contraire de dégager les relations stables et définies qui, une fois ces contingences constatées et mises à part, peuvent apparaître entre les phénomènes » (Simiand, 1903, p.12-14). L'idée que la science doit écarter la contingence est une idée très ancienne, qui, comme le notait Raymond Aron (1938) débute au moins avec Aristote, passant plus tard entre autres par Leibniz. En France, cette idée a été défendue en particulier par Antoine-Augustin Cournot, un philosophe et mathématicien du XIXe siècle, connu en particulier pour sa définition du hasard (« l'indépendance mutuelle de plusieurs séries de causes et d'effets »), qui avait déjà attaqué la conception de l'histoire comme une succession d'événements[5].

Il n'est donc pas surprenant que les approches biographiques, en donnant l'impression de réintroduire « l'élément individuel ou contingent » dans l'analyse sociologique, aient suscité la méfiance de sociologues les plus nourris de la tradition intellectuelle incarnée par Simiand. Lorsque ceux-ci critiquaient la « naïveté » des chercheurs s'appuyant sur des récits de vie, parfois à juste titre, ils couraient le risque de voir cette accusation se retourner contre eux, tant ils semblaient persuadés que les formulations de Simiand représentaient le seul canon de scientificité possible. Or, les sciences physiques, modèle d'origine de ces formulations, ont en fait depuis longtemps réintroduit de l'histoire et des événements dans leur modes d'explication, avec le développement de la thermodynamique[6] ou avec les conceptions historicistes de l'Univers (la théorie du « big bang »). Comme l'écrivent Bruno Péquignot et Pierre Tripier, les physiciens savent depuis longtemps que « les phénomènes physiques ont une histoire et peuvent être affectés par elle » (Péquignot et Tripier, 2000, p.155).

Des idées similaires se sont développées dans les sciences de la vie, où les théories de l'évolution font de plus en plus de place à des changements environnementaux brusques et imprévisibles (la chute d'un météorite au moment de l'extinction des dinosaures, diverses modifications climatiques

imprévisibles) qui font que la notion d'adaptation devient très relative (le « mieux » adapté dans une période peut l'être nettement moins dans une autre) et que la notion d'évolution se ramène en définitive à une histoire qui n'a pas de sens particulier. L'un des débats dans ce domaine porte d'ailleurs sur la question des rythmes : les modifications génétiques s'effectuent-elles graduellement à un rythme uniforme, ou connaissent-elles au contraire des accélérations brutales, des sauts ? Les gradualistes (partisans de la première interprétation) s'opposent donc aux « saltationnistes », qui font l'hypothèse que l'environnement influence le rythme d'apparition des nouvelles espèces (Becquemont, 1992, Bowler, 1998). On voit que l'on peut très bien faire de la science (de la nature) en acceptant des parts d'imprévisibilité, en faisant à la contingence une place qui n'est pas seulement celle d'un résidu.

Il y a donc une sorte de naïveté au second degré à se référer aux sciences de la nature sans autre discussion pour disqualifier les formes d'explication faisant intervenir de la contingence. Les sociologues travaillant sur des données biographiques cités par de Coninck et Godard étaient conduits vers des modèles explicatifs qui ne relevaient pas seulement de formes narratives traditionnelles et du sens commun mais se trouvaient déjà bien présents dans les sciences de la nature. Au traitement *sériel* de la contingence prôné par Simiand, qui suppose que l'on peut séparer de façon synchronique les phénomènes dignes d'une analyse scientifique et les événements superficiels, ces modèles ajoutent ou substituent un traitement *séquentiel*, qui implique de découper les processus étudiés en séquences dont certaines sont plus imprévisibles que d'autres. Ces modèles se sont depuis longtemps répandus dans d'autres domaines des sciences sociales, dont l'histoire des sciences et des techniques, la sociologie historique et l'économie de l'innovation.

1.3. Des « bifurcations » en sciences humaines

Pour l'historien des sciences (et ancien physicien) Thomas Kuhn, la science progresse selon une alternance de phases de stabilité (la science normale) et de phases de crise (les révolutions scientifiques). L'apparition d'anomalies dans le paradigme[7] dominant durant les phases de stabilité (ainsi parfois que l'intervention de facteurs externes) se traduisent par une situation de crise, à l'issue imprévisible, au cours de laquelle plusieurs nouveaux paradigmes peuvent émerger. Le succès de l'un d'entre eux se traduira par une nouvelle phase de stabilité. La même idée d'une alternance de phases de stabilité et de ruptures se retrouve chez le sociologue et historien William Sewell Jr, qui se réfère explicitement à la théorie de l'évolution et aux écrits du paléontologue Stephen J. Gould (1989), pour réclamer la constitution d'une « sociologie événementielle » (référence assumée à l'école historique des *Annales* qui avait repris à son compte la critique de Simiand) : « La vie sociale peut être conceptualisée comme étant composée d'innombrables faits [happenings] ou rencontres dans lesquelles les personnes et les groupes s'engagent dans l'action sociale. Leurs actions sont contraintes et rendues possibles par les structures constitutives de leurs sociétés. La plupart des faits reproduisent des structures sociales et culturelles sans changement significatif. Les événements [events] peuvent être définis comme la sous-catégorie relativement rare des faits qui transforment significativement les structures. » (Sewell, 1996, p.262). L'événement « vrai » ou « structurel » serait alors celui qui transforme les « structures », tout le problème étant de définir ce que sont les structures en question. Dans le même esprit, l'historien Andreas Suter (1997) propose la méthode du « ralenti » (zeitlupe), qui consiste à examiner de plus près des épisodes comprenant des « événements historiques (…) que l'on ne peut, à partir des structures, ni expliquer complètement après coup ni prévoir » (p.552) : « Comme le ralenti suppose des recherches poussées et que son exposé prend beaucoup de place, on ne peut l'utiliser qu'avec parcimonie, en sélectionant quelques moments précis et certains lieux. » (p.559). On pourrait citer

bien d'autres exemples, notamment en économie, où la notion d'irréversibilité (Boyer, Chavance et Godard, 1989) est devenue courante pour désigner « la possibilité que des actions, engagées aujourd'hui par des individus ou des groupes, entraînent des conséquences qui vont modeler et contraindre à l'avenir les processus de décision ou la structure du système, ou encore sa trajectoire de changement » (Dosi et Metcalfe, 1989, p.37).

Cette historicisation des modèles explicatifs fondée sur une nouvelle compréhension des sciences de la nature par les chercheurs en sciences humaines a aussi renouvelé les notions utilisées dans les approches biographiques, notamment dans le monde anglophone. Il faut donc revenir à ces approches, mais sur une scène différente de celle dont je suis parti dans cette discussion.

1.4. Les travaux américains sur les carrières et la notion de tournant (« turning point »)

Les sociologues américains d'inspiration interactionniste se sont beaucoup intéressés aux carrières, conçues comme des enchaînements de séquences. Les transitions entre ces séquences on fait l'objet d'un texte fondateur d'Everett Hughes (Hughes, 1950, 1996) sur les « tournants de l'existence » (« turning points »). Dans ce texte, Hughes développe l'idée que ces phases de transitions peuvent être plus ou moins imprévisibles, plus ou moins brèves ou étalées, plus ou moins ritualisées, plus ou moins institutionnalisées, mais il ne va guère au-delà. La notion de « tournant » s'est installée dans les travaux sur les carrières, désignant l'existence d'une transition entre séquences. Les auteurs utilisant cette notion se sont surtout centrés sur le caractère plus ou moins institutionnalisé de ces transitions et les perceptions qu'en ont les acteurs selon les contextes, ainsi que leur place dans les narrations (voir par exemple Hareven et Masaoka, 1988).

Spécialiste des professions, associant sociologie historique et méthodes quantitatives, Andrew Abbott a renouvelé la réflexion sur les tournants, et plus généralement sur les approches dynamiques, en se situant sur un registre explicitement théorique et en partant d'une posture plus objectivante (qu'il désigne par provocation comme un « positivisme narratif »). Dans une série d'articles rassemblés dans le recueil *Time Matters* (Abbott, 2001), il a mené une critique détaillée de l'approche standard fondée sur le modèle causal (qu'il appelle la « Réalité Linéaire Générale »[8]) et avancé une série d'idées qui précisent le cadre théorique dans lequel la notion de tournant peut prendre un peu plus de consistance. Ces idées permettent de caractériser clairement les approches séquentielles par rapport à ce que Abbott appelle les approches causales. Les approches séquentielles supposent la conception d'au moins deux temporalités distinctes, celles des séquences et celles des processus dans lesquelles elles s'enchaînent. L'ordre d'enchaînement des séquences est important et leur degré de prévisibilité est variable : l'approche standard est pertinente si la prévisibilité est élevée (les phases que l'on peut décrire comme des trajectoires), mais elle est mise en échec par des changements peu prévisibles (les tournants). Abbott donne une définition des tournants : « des changements courts, ayant des conséquences, qui réorientent un processus. Le concept est inévitablement narratif, puisqu'un tournant ne peut être conçu sans que l'on puisse établir une nouvelle réalité ou direction, ce qui implique au moins deux observations séparées dans le temps. Tous les changements soudains ne sont pas des tournants, seulement ceux qui débouchent sur une période caractérisée par un nouveau régime. » (p.258). Dans cette acception, la notion de tournant est pratiquement synonyme de la notion de bifurcation, telle que je vais la développer plus loin, en essayant de préciser un certain nombre de points qu'Abbott a laissé dans l'ombre.

Ces divers exemples montrent que les modèles « du cheminement » identifiés par de Coninck et

Godard dans les travaux biographiques sont en fait très répandus, aussi bien dans les sciences de la nature que dans les sciences humaines, et même en sociologie . On peut faire de la science avec de l'imprévisibilité sans forcément s'en tenir à la solution des modèles statistiques ou arguer de la spécificité des sciences humaines, bien réelle mais qui ne s'établit pas sur le critère de la prévisibilité. Je voudrais à présent revenir sur ce qu'impliquent des modèles explicatifs de ce type dans l'analyse des parcours sociaux afin de préciser ce que pourrait être un programme systématique d'étude des situations de bifurcation.

2. Imprévisibilité, irréversibilités et bifurcations dans les parcours de vie

Dans la typologie établie par de Coninck et Godard, je ne m'intéresse donc ici qu'au second modèle, celui du « cheminement », dans lequel « C'est à travers la mise en forme du processus étudié, à travers la construction de la logique du déroulement ou de l'enchaînement des événements que vont se dessiner des connexions causales. » (p.34). Pour les deux auteurs, ce modèle se divise lui-même en quatre sous-modèles distincts.

Dans le sous-modèle 1, où l'on considère que « le temps lui-même, en tant que durée ou chronologie, produit le changement », une grande partie des exemples cités tournent autour de l'idée que la durée d'une situation donnée (emploi ou logement par exemple) influe sur la possibilité de changement : « au bout d'un certain temps il est « coûteux » de s'en aller » (p.35). C'est ce que l'on peut appeler la question des irréversibilités relatives[9], c'est-à-dire des ressources et contraintes issues des situations passées avec lesquelles les acteurs doivent compter et qu'ils ne peuvent modifier sans effort. L'autre idée est que l'ordre des événements ou des états a lui-même une importance (« l'ordre dans lequel se produisent respectivement le mariage et la fin des études va conduire à plus ou moins de divorces à long terme », p.35). Dans le sous-modèle 2 (dit « bifurcatif ») , le temps étant construit comme hétérogène, on étudie « les moments de rupture eux-mêmes» (p.34), les variantes dépendent de la prévisibilité que l'on accorde à l'apparition des bifurcations et à leurs issues. Le sous-modèle 3 se centre sur « les investissements nécessaires pour produire ces ruptures » (p.34), ce qui est directement lié à la question des irréversibilités, vues du point de vue de l'acteur et des efforts à fournir pour en réduire les effets. Dans le sous-modèle 4 (dit « différentiel ») , qui part du point de vue que le temps est homogène, « on dira que le changement peut se produire à tout instant, on qualifiera simplement la probabilité qu'il a de survenir en chaque instant » (p.34). Ce modèle ne diffère des précédents que par la conception plus gradualiste du temps, mais il s'y ramène si les probabilités de changements sont suffisamment contrastées.

Les travaux rassemblés par de Coninck et Godard dans ce modèle sont donc largement convergents sur l'existence d'effets « historiques » dans les parcours de vie, c'est-à-dire sur le fait que des événements qui se sont produit à un moment donné ont eu des effets à plus long terme, alors même que leurs causes, quelles qu'elles soient, ont disparu. Comme les travaux mentionnés précédemment, ils sont fondés sur un traitement séquentiel de la contingence.

2.1. Bifurcations

Pour désigner des situations dans lesquelles une séquence d'action partiellement imprévisible

produit des effets durables, je reprends ici le terme de « bifurcation » dans la filiation de la désignation choisie par de Coninck et Godard. J'avais déjà fait ce choix dans l'ouvrage sur les dynamiques sociales cité plus haut (Grossetti, 2004), et c'est aussi le terme que nous utilisons dans l'atelier de travail auquel participent plusieurs auteurs de ce dossier. La notion de bifurcation est proche de celle que donne Abbott pour les « turning points », mais elle met plus l'accent sur l'imprévisibilité des situations. Elle est aussi moins systématiquement associée aux approches biographiques que « turning point », moins chargée d'histoire que les « révolutions » au sens de Kuhn ou les « événements » au sens de Sewell. Mais ces notions sont largement similaires.

Pour définir des bifurcations dans les parcours de vie, il n'est pas nécessaire de croire à un contraste absolu entre des phases où rien ne change et d'autres où tout serait possible. On peut très bien admettre que tout peut changer tout le temps, mais à des coûts plus ou moins élevés. Changer de profession par exemple est toujours possible mais c'est plus facile à certains moments (entrée dans la vie active par exemple) et cela peut même devenir une nécessité à d'autres moments (les situations de chômage). Pour celui ou celle qui dispose de ressources importantes (financières, culturelles, sociales), le changement est plus facile (mais parfois plus risqué) que pour ceux dont les ressources sont limitées. La définition des niveaux de temporalité pertinents dépend à l'évidence du problème étudié. Le temps « court » peut aller du moment bref d'une interaction à celui nettement plus étalé d'une phase de passage à l'âge adulte par exemple. Le temps long peut aller d'une situation de quelques mois à la durée d'une vie. Tout dépend de ce que l'on cherche à comprendre et à expliquer. Mais il n'y a pas de bifurcation sans la mise en rapport d'au moins deux niveaux de temporalité et sans l'hypothèse que le temps « court » peut influer sur le temps « long » et que ce qui se passe dans ce temps « court » est, au moins partiellement, imprévisible.

2.2. Les formes de l'imprévisibilité

Il n'y a pas d'un côté des situations totalement prévisibles et de l'autre côté des situations totalement imprévisibles. Il y a plutôt des degrés et des formes variables d'imprévisibilité. Pour caractériser ces formes, j'ai adapté ici une typologie élaborée dans l'ouvrage cité plus haut (Grossetti, 2004) qui se fonde sur deux caractéristiques des situations : la plus ou moins grande prévisibilité du moment de leur survenue et celle des issues possibles.

L'imprévisibilité peut en effet être organisée et planifiée. C'est ce que l'on pourrait appeler le modèle du carrefour : les issues sont prévues, le moment du choix est déterminé, mais l'orientation vers une ou l'autre des voies possibles est imprévisible. Dans de très nombreuses situations de la vie sociale, les acteurs s'accordent ainsi sur l'organisation d'un moment particulier de décision dont l'issue est conçue au départ comme imprévisible. A un niveau collectif, il en est ainsi des élections : on connaît le jour du vote mais on ne peut pas prévoir avec certitude les résultats, malgré la précision des sondages, et surtout, on ne veut pas que ceux-ci soient parfaitement prévisibles puisque cela signifierait que la liberté de vote n'est qu'un leurre[10]. Au niveau des parcours individuels, de telles situations sont fréquentes. En France, l'orientation scolaire fonctionne par paliers au cours desquels l'élève et sa famille sont confrontés aux évaluations des enseignants qu'ils peuvent éventuellement discuter : une orientation peut se refuser. Chaque palier décide des années suivantes et crée donc des irréversibilités relatives. Bien sûr, cette imprévisibilité relative au niveau des parcours individuels peut très bien aller de pair avec des régularités statistiques au niveau agrégé (les inégalités de réussite scolaire entre élèves d'origines sociales différentes). On obtient alors des trajectoires « modales » et des trajectoires « déviantes », comme celles d'enfants de milieu

social favorisé qui connaissent des formes d'échec scolaire, ou des enfants d'ouvriers qui peuvent devenir ingénieurs (Laurens, 1992). On peut choisir de s'en tenir à l'étude des trajectoires les plus probables en considérant les autres comme négligeables, mais c'est se priver de comprendre certains phénomènes que l'on peut justement commencer à appréhender en acceptant la présence de formes d'imprévisibilité. Il peut aussi exister des imprévisibilités au niveau de l'évolution du système scolaire, mais elle ne peuvent être étudiées qu'en se plaçant à un niveau macro-sociologique.

Dans un deuxième type de situation, le moment peut être prévu, mais les issues ne sont pas délimitées au départ. C'est le cas dans les phases classiques de transition dans les parcours de vie comme l'entrée dans la vie adulte, la retraite, etc. Le moment de ces transitions est modulable mais plus ou moins prévisible. L'entrée dans l'âge adulte prend des formes variables, s'étale dans le temps, mais il est inévitable de sortir de l'enfance et certains moments de cette transition sont très encadrés par les législations (âge de la majorité, droit de vote, responsabilité pénale, etc.) et les institutions. De la même façon, le moment du passage à la retraite peut être négocié, mais il est souvent fixé (en France) par l'atteinte d'un âge déterminé. On sait qu'après 60 ans ou 65 ans il faudra arrêter l'activité en cours, mais cela ouvre des possibilités diverses d'organisation des activités.

Dans le troisième type de situation, l'imprévisibilité peut se produire sans qu'on s'y attende, mais on dispose d'avance d'un certain nombre de réponses possibles. Un des cas les plus simples est la maladie, imprévisible dans le temps (en général, on ne prévoit pas de tomber malade à un moment précis), mais pour laquelle des réponses institutionnalisées existent (prise en charge par le système de santé). Le chômage est à cet égard une situation similaire : les futurs chômeurs ne prévoient pas de perdre leur emploi, mais on sait que cette situation peut se produire et il existe des structures pour les traiter (et accessoirement les rendre socialement acceptables). Dans les deux cas, la prévision collective de ces situations imprévisibles au niveau individuel se traduit par l'existence de procédures destinées à gérer la situation et de spécialistes pour qui ce qui est une catastrophe ou un moment de grande incertitude pour les personnes concernées se présente comme une situation routinière comportant des issues plus ou moins prévisibles. Les issues sont donc en grande partie cadrées par les dispositifs collectifs, au moins pour la phase qui suit immédiatement l'irruption du changement.

Enfin, quatrième et dernier type, un changement peut s'opérer sans que les acteurs impliqués l'aient collectivement envisagé. La situation échappe à toute programmation et les conséquences se révèlent aussi inattendues pour tout le monde. Les bifurcations étudiées par Claire Bidart dans ce même dossier sont de bons exemples de telles situations où le changement n'est cadré ni dans le moment de sa survenue, ni dans les issues possibles. C'est le modèle de la crise. Dans les parcours de vie, comme le montre Claire Bidart, il arrive souvent, même si ce n'est pas le seul cas de figure, que l'instabilité et l'imprévisibilité naissent du recouvrement dans une même situation de contextes d'activité normalement bien distincts : la vie professionnelle, la vie familiale, la santé, etc. Si deux conjoints travaillent ensemble, une séparation familiale peut avoir des conséquences professionnelles importantes. Cette superposition de contextes qui pourraient être distincts est un enjeu important que les acteurs perçoivent d'ailleurs très bien (« on ne fait pas d'affaires avec des amis ») et qui est une sorte d'équivalent des séries causales de Cournot. Dans chaque contexte pris séparément, les acteurs comme les observateurs peuvent plus ou moins anticiper ce qui va se produire, cantonner le risque dans des limites acceptables, prévoir des options de réponse à certaines situations. Lorsque les contextes commencent à se mélanger, les choses deviennent plus difficiles à maîtriser, les imprévisibilités se multiplient, une instabilité peut devenir rapidement maximale. Il y a donc quelque chose de très important qui se joue dans la séparation ou le

recouvrement des contextes, à la fois dans l'« espace » (c'est-à-dire les acteurs et les ressources impliqués) et dans le temps (la synchronisation ou la désynchronisation des événements affectant les différents contextes de vie). L'analyse des reconversions professionnelles volontaires effectuée par Sophie Denave (voir son article dans ce dossier) aboutit elle aussi à la mise en évidence de phases de crises débouchant sur des imprévisibilités fortes.

Si l'on récapitule ces quatre cas de figure, on obtient une sorte de typologie des situations d'imprévisibilité en fonction du caractère plus ou moins prévu du moment de déclenchement de la situation aux résultats imprévisibles et de l'existence d'une série d'issues prévues.

Tableau 1. Les formes de prévisibilité des situations dans les parcours biographiques

Moment Issues	Moment prévisible	Moment imprévisible
Issues prévisibles	1. Carrefour Orientation scolaire, concours	3. Risque anticipé Maladie, chômage
Issues imprévisibles	2. Changement d'état programmé Transitions entre cycles de vie	4. Crise Contagion des imprévisibilités entre sphères d'activité

Une situation peut évoluer pour passer d'un type d'imprévisibilité à un autre. Par exemple, un échec scolaire peut entraîner des problèmes familiaux, une déscolarisation et une situation de crise plus ou moins grave (passage d'une situation de type carrefour de type 1 à une situation de crise de type 4). Les bifurcations amorcées par des problèmes de santé qu'étudie Valentine Hélardot dans ce même dossier correspondent bien à ce cas de figure : l'événement de santé cristallise des problèmes multiples et irrigue d'autres sphères d'activité (notamment celle du travail) jusqu'à provoquer une réorganisation importante des activités. A l'inverse une situation aux issues imprévisibles (type 2 ou 4) peut se cristalliser progressivement en un choix réduit à quelques options bien définies (types 1 ou 3). C'est probablement ce qui se produit le plus fréquemment pour les situations de la seconde ligne du tableau : elle commencent avec des issues peu cadrées mais évoluent ensuite vers des situations de la première ligne par resserrement des horizons et abandons de certains mondes possibles.

Je m'en suis tenu ici aux imprévisibilités qui concernent les parcours de vie et j'ai donc exclu les situations dans lesquelles l'imprévisibilité « remonte » vers des niveaux agrégés à travers des

mouvements sociaux ou de l'action collective par exemple. J'ai supposé que le contexte sociétal était stable. Mais il est évident qu'il ne l'est pas nécessairement et que ses évolutions plus ou moins brusques peuvent affecter les formes d'imprévisibilité dans les parcours individuels.

La gestion de l'imprévisibilité et de la réversibilité des parcours sociaux peut donner lieu à des choix sociétaux très différents. Comparant le passage à l'âge adulte au Québec et en France, Johanne Charbonneau (voir sa contribution dans le même dossier) montre qu'un même problème social — l'orientation scolaire et professionnelle — peut donner lieu à des modes opposés d'institutionnalisation de la contingence. En France, on le sait, les orientations scolaires se font à des moments bien précis et ont des effets peu réversibles : pour « réussir » dans les voies les plus valorisées par le système (à supposer que ce soit le projet de l'élève et de sa famille), il est décisif d'être performant au bon moment. Tout retard est pénalisant. La précocité est un grand avantage. Au Québec à l'inverse, il est très fréquent que les jeunes quittent l'enseignement pour travailler, accumulent un petit pécule, puis voyagent, avant de reprendre plus tard des études. Là où les Français sont déjà en partie fixés sur leur sort (ils sont déjà exclus d'un certain nombre de « filières »), les Québécois gardent ouverts beaucoup plus de futurs possibles et tendent d'ailleurs à différer le plus possible le moment des choix. Les deux systèmes peuvent produire des souffrances et des inégalités sociales, mais l'important ici est qu'ils organisent différemment les moments de choix (et donc d'imprévisibilité) et les conséquences de ces choix. Le système français amène les jeunes à affronter une succession de situations de type 1 (carrefour), alors que le système québécois produit plutôt des situations de type 3 (risque anticipé) ou 4 (crise). Là où les jeunes Québécois conservent assez longtemps la possibilité de revenir sur certaines orientations, la majorité des jeunes Français (ceux qui sont exclus des filières d'élite qui laissent le plus de possibilité de choix) font l'expérience de ces conséquences à long terme des choix, que j'ai choisi d'appeler les irréversibilités.

2.3. Irréversibilités

L'imprévisibilité a un corollaire qui est la plus ou moins grande réversibilité des conséquences des séquences d'actions dans lesquelles elle se manifeste. En effet, si les situations partiellement imprévisibles sont si préoccupantes pour ceux qui les vivent, c'est qu'elles peuvent déboucher sur des conséquences plus ou moins durables, des irréversibilités. Que sont les irréversibilités dans les parcours de vie ? Des statuts professionnels, des situations de famille, des orientations scolaires, des relations sociales, des projets… Au fond tout ce que l'observateur peut considérer comme durable à l'échelle d'une vie ou d'une partie de la vie, à l'échelle en tout cas d'un temps qui dépasse celui dans lequel se déroule la séquence d'action partiellement imprévisible.

Il faut préciser ici immédiatement un point important pour éviter les malentendus que le terme pourrait induire : ces irréversibilités sont toujours relatives. Ce qui a été construit peut être déconstruit. Rien n'est définitif. Les éléments créés ne sont irréversibles que dans la mesure où ils survivent à leur moment de création et où ils interviennent dans des situations ultérieures. La notion d'irréversibilité implique toutefois que déconstruire ce qui a été construit ou défaire ce qui a été fait n'est pas revenir au point de départ. On peut chercher à faire ressembler le futur au passé, mais on ne peut pas facilement en annuler les traces, matérielles ou immatérielles.

L'imprévisibilité des situations n'est pas nécessairement associée à des irréversibilités. Explorons les cas de figure dessinés par un croisement de ces deux caractéristiques des situations sociales.

On peut avoir tout d'abord des situations prévisibles et sans grande conséquence « significative », sans création d'irréversibilités. C'est le registre de la routine, ce que Weber appelait la rationalité traditionnelle : « une manière morne de réagir à des excitations habituelles, qui s'obstine dans la direction d'une attitude acquise autrefois. » (Weber, 1925, p.55). Les routines ne sont pas sans conséquences. Elles maintiennent l'ordre social, rendent les actions prévisibles, raccourcissent les processus de décision. Dans les parcours de vie, on peut ranger dans cette catégorie toutes les séquences d'action qui s'inscrivent dans un cadre déjà largement établi, dans une « trajectoire » au sens d'Abbott.

Parfois, des séquences fortement imprévisibles ne produisent pas de changement significatif. Un changement a été rendu possible, mais l'issue de la situation est en continuité avec la situation antérieure. Un couple a failli se séparer mais il ne l'a finalement pas fait après une période d'hésitation. Un élève a été incité à s'orienter dans une section peu souhaitée et socialement peu probable, mais il réussi à échapper à cette décision. Une opportunité d'emploi impliquant un changement important (de lieu, de fonctions, de profession) a été envisagée mais finalement laissée de côté.

A l'inverse, des séquences très prévisibles débouchent sur des irréversibilités fortes. Il en est ainsi de toutes phases de changement de statut dans les cycles de vie (passage à l'âge adulte, retraite, etc.), qui sont souvent marquées par des rituels qui ont pour effet de marquer l'irréversibilité du changement opéré. On peut aussi ranger dans cette catégorie toutes les situations de changement graduel, qui se produisent par des petits changements prévisibles (sans rupture dans la continuité d'une série), dont l'accumulation finit par produire de fortes irréversibilités. Certaines conduites addictives peuvent entrer dans ce cas de figure. Mais aussi les phénomènes cumulatifs, si nombreux dans la vie sociale (les riches s'enrichissent, les personnes connues le deviennent encore plus, etc.). Lorsqu'il existe des effets de seuil, les changements graduels, de type routinier, débouchent sur des changements plus brusques et plus significatifs.

Enfin, nous retrouvons nos bifurcations comme quatrième cas de figure. Celui dans lequel des séquences comportant une part élevée d'imprévisibilité produisent des irréversibilités importantes.

Tableau 2 : imprévisibilité et irréversibilités

Imprévisibilité / Irréversibilités	faible	forte

faibles	1. Routine	2. Risque sans conséquence accident « évité de justesse » ;
fortes	3. Rituel, changement d'état prévisible. Changement graduel	4. Changement « structurel », bifurcation

2.4. Questions de méthodes

Comment étudier des bifurcations dans les parcours biographiques ? Il découle de ce qui précède que cela n'est possible que sur la base de données dynamiques, c'est-à-dire impliquant des informations situées à des moments différents sur une échelle temporelle donnée. La méthode la plus classique est évidemment celle des entretiens biographiques, qui a prouvé depuis longtemps son efficacité, mais aussi parfois ses problèmes (naturalisation de l'individu et de son histoire, effets de reconstruction, etc.). Ces problèmes sont suffisamment connus pour que les chercheurs aient adapté leurs méthodes pour en limiter les effets. Il y a certainement encore des possibilités d'amélioration, comme le recours à des sources croisées sur une même histoire, encore assez rare. L'autre méthode « classique », bien qu'un peu moins souvent mise en œuvre, est le suivi longitudinal, avec des prises d'informations successives. Le suivi longitudinal permet de limiter certains des problèmes des méthodes rétrospectives (notamment les effets de reconstruction), mais ne les élimine pas complètement, puisque chaque phase de prise d'information fonctionne de façon rétrospective sur la séquence parcourue depuis la phase d'interrogation précédente.

Une conception claire des bifurcations permet de mieux ajuster les recueils d'information. On peut par exemple transposer aux méthodes biographiques le procédé du « ralenti » proposé par Suter (voir plus haut) et donc contraster le détail des informations collectées en fonction du rythme des changements. On peut aussi explorer plus systématiquement les alternatives envisagées, en se fondant sur la façon dont les acteurs les ont discutées à l'époque, voire, sur un plan analytique, construire de petits scénarios alternatifs (si l'issue de cette situation avait été différente, alors cela aurait eu pour conséquence…). On peut aussi mieux travailler la question des anticipations. Au-delà de ces quelques pistes, il y a certainement beaucoup de travail pour mieux étudier empiriquement les bifurcations, et plus généralement les situations comportant une part élevée d'imprévisibilité.

2.5. Questions d'échelles

A présent que la notion de bifurcation dans les parcours de vie est mieux cernée, il faut revenir sur le débat des rapports entre le niveau individuel, dans lequel j'ai choisi de raisonner pour ce texte, et des niveaux d'action plus agrégés.

Une des critiques habituelles contre les réflexions de ce type est qu'elles occultent des régularités perceptibles à des niveaux plus massifs. L'existence d'imprévisibilités dans les parcours individuels est normale, mais elle n'est que la manifestation de déviations singulières par rapport à des trajectoires modales, dont l'analyse devrait être la priorité des sociologues. Pour le coup, l'étude des bifurcations serait sans intérêt, voire même nuisible, puisqu'elle ramène insidieusement dans l'analyse sociologique le singulier et l'accidentel, détournant l'attention des phénomènes plus structurels.

Je voudrais donner ici des arguments pour défendre l'intérêt d'étudier des bifurcations, au niveau que j'ai choisi de privilégier ici, ainsi qu'à d'autres niveaux.

Mon premier argument est très simple : les objections portant sur l'intérêt d'une approche n'affectent pas sa pertinence, c'est-à-dire le rapport entre la définition des objets, le cadre théorique et les méthodes. Dire qu'il n'est pas intéressant de traiter une question est une forme de délégitimation courante dans les sciences sociales, qui revient le plus souvent à défendre la supériorité ou le monopole d'un niveau d'analyse par rapport à d'autres. Il est parfaitement légitime de travailler à un niveau donné, dans la mesure où les formes de généralisation que l'on pratique restent en rapport avec le choix initial. Le deuxième argument est que l'analyse des parcours biographiques et des ruptures qu'ils peuvent manifester est parfaitement compatible avec la recherche de régularités à une échelle agrégée. Ce sont des niveaux d'analyse différents et des objets d'études différents, bien que complémentaires. Le troisième argument est que les bifurcations biographiques comportent elles-mêmes des régularités qu'il est intéressant de rechercher. La prise en compte de l'existence d'imprévisibilités n'implique pas une posture purement historiciste dans laquelle tout pourrait arriver tout le temps. Au contraire, les recherches empiriques sur les bifurcations ou les tournants montrent toutes que l'apparition des séquences imprévisibles présente certaines régularités, comme par exemple l'instabilité des situations qui les précèdent ou les effets de contamination des sphères d'activité. Quatrième argument, et autre façon de faire le lien entre des niveaux d'analyse différents, l'imprévisibilité et les irréversibilités des situations sociales font aussi l'objet de cadrages institutionnels qu'il est intéressant d'étudier en soi. Enfin, l'argument de masquage de la stabilité des structures sociales derrière la variabilité des parcours individuels peut sans difficulté être retourné vers les approches structurelles. En effet, elles privilégient des niveaux de temporalité et d'action qui permettent de mettre en avant des stabilités qui paraîtraient bien moins évidentes si on les inscrivait dans des temporalités plus longues et qu'on les confrontait à l'histoire sociale. Il n'y a donc pas de contradiction intrinsèque entre l'analyse des bifurcations et celle des trajectoires modales, à condition d'accepter la légitimité et les limites de chacun des niveaux d'analyse.

3. Une sociologie des bifurcations ?

L'étude des bifurcations n'est pour la sociologie ni un « retour » d'une sorte de refoulé non scientifique que serait l'« événement », ni une alternative à l'étude des positions sociales ou des logiques d'action. C'est plutôt un terrain complémentaire qu'il devient urgent d'investir dans un contexte historique où la question de la maîtrise de l'incertitude, à tous les niveaux d'action, devient un enjeu de plus en plus central. Le pouvoir, la domination, la liberté, ne sont plus seulement des questions de position et de statut mais de plus en plus des questions de contrôle de la réversibilité. Pouvoir décider de « revenir en arrière », de réexaminer des choix ou des situations, devient pour les acteurs individuels une liberté fondamentale.

Au niveau sociétal, la question de la réversibilité des choix ou des orientations est bien un enjeu politique, une affaire d'institutions. Dans quelle mesure le système scolaire autorise-t-il le retour sur des orientations passées ? Le marché du travail permet-il facilement des reconversions professionnelles ? Il suffit d'observer les débats sur la « flexibilité » et la « mobilité », tant réclamées par le patronat, et sur le « turn-over », si redouté par les entreprises, pour comprendre que la question n'est pas tant la progression (lente et mesurable) de la réversibilité que celle de sa maîtrise et de son contrôle. Qui décide de la réversibilité des situations professionnelles ? Les employeurs (flexibilité) ou les employés (turn-over) ? Comment les institutions sociales organisent-elles la réversibilité dans la vie familiale (mariage, pactes de vie commune, divorces, séparation), dans la définition des identités sociales (changements de sexe, modifications de l'apparence, changements de noms, de nationalité) ? Qui décide de la durabilité et de la stabilité des attributs, des ressources, des situations ? Comment les dispositifs institutionnels cadrent-ils l'articulation entre les imprévisibilités et les irréversibilités ? En France, le chômage serait-il une réalité si préoccupante s'il n'entraînait pas des conséquences si lourdes sur le plan du statut, des droits sociaux, si aussi, il n'entraînait pas un tel risque de sortie durable de l'emploi. Comme le montre la contribution de Johanne Charbonneau, ces questions n'ont pas nécessairement les mêmes réponses selon les contextes nationaux et les systèmes institutionnels.

Au niveau de l'étude des liens sociaux, des réseaux et des groupes, nous avons aussi beaucoup de mal à sortir des analyses statiques. On sait très bien caractériser des réseaux sociaux et en analyser finement la structure. On sait aussi très bien étudier des systèmes d'action dans les organisations. Mais que sait-on sur la stabilité des réseaux ou des groupes ? Sur leur sensibilité à la modification de tels ou tels liens, de telle ou telle affiliation ? Si le pouvoir dans les organisations c'est la maîtrise des zones d'incertitude, comment ne pas étudier les imprévisibilités, la gestion individuelle et collective de la contingence et des irréversibilités ? Par leurs parcours, leur insertion dans des « cercles » multiples (entreprise, famille, associations, etc.), leurs liens sociaux, les acteurs individuels mettent de fait en relation, au moins potentiellement, des organisations et des groupes. Dans quelle mesure leurs bifurcations personnelles interagissent-elles avec les changements qui affectent ces organisations, ces groupes et les liens qu'ils entretiennent ? L'étude de Claire Bidart (voir dans ce dossier) sur les parcours de jeunes adultes montre l'importance du recouvrement ou de la synchronisation des sphères d'activité dans la production de situations de bifurcations.

Au niveau de l'action et de l'interaction, la question est celle de la gestion de l'incertitude et des irréversibilités. Comment celles-ci sont-elles perçues ? Quelles sont les stratégies, les valeurs, les routines, les dispositions, les allant de soi que les acteurs mettent en œuvre dans des situations qu'ils considèrent comme impliquant de l'incertitude et pouvant déboucher sur des irréversibilités significatives ? Observe-t-on des attitudes générales face aux risques, ceux-ci se déclinent-ils par catégories (par exemple acceptation de risques physiques mais peur du risque social, quelle que soit la façon dont celui-ci est défini) ou encore les réactions diffèrent-elles d'une séquence d'action à une autre ? Comment les incertitudes et les irréversibilités apparaissent-elles dans les discours ? Dans son article Claire Bidart met en évidence certaines régularités dans les façons d'appréhender

l'imprévisibilité et dans les formes temporelles des bifurcations.

Les méthodes biographiques ont prouvé leur efficacité pour saisir des moments de bifurcation, des effets de contingence, des irréversibilités. Travailler sur des parcours, soit par accompagnement longitudinal, soit par reconstitution rétrospective, est donc une bonne façon de procéder. Mais une recherche sur les moments de bifurcation peut gagner à la systématisation de quelques éléments de procédure. On sait par exemple que les récits d'acteurs tendent à présenter les choix et les enchaînements de situations selon une certaine logique, exagérant parfois leur rationalité (« il était logique de faire cela », « j'avais toujours voulu faire cela »), parfois au contraire leur aspect contingent (« c'est un pur hasard de l'existence si j'ai rencontré untel », « je n'avais rien prévu, c'est arrivé comme cela »). Comment orienter le questionnement de façon à minimiser ces tendances ? Comment décider du choix des « ralentis » à effectuer ? Comment objectiver des alternatives dans les situations décrites ? Comment établir les continuités entre des descriptions de séquences d'action ? Comment évaluer les irréversibilités ? Comment compléter l'information biographique par des sources écrites ou des témoignages pour mettre en perspective les récits des acteurs ? Il y a de toute évidence un travail de confrontation méthodologique à accomplir pour construire une approche mieux maîtrisée des contingences et des irréversibilités dans les parcours sociaux. Ce travail n'est possible qu'à condition de disposer d'un vocabulaire et d'un cadre conceptuel commun, cadre auquel le présent article se veut une contribution.

Références

ABBOTT Andrew, 2001, *Time matters. On theory and method*, Chicago, The University of Chicago Press

ARON Raymond, 1938, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris, Gallimard (éd. 1986).

BAUDELOT Christian, 1982, « L'évolution individuelle des salaires », Thèse pour le Doctorat d'Etat,, Université de Nantes.

BENSA Alban et FASSIN Eric, 2002, « Les sciences sociales face à l'événement », Terrain, n°38, pp.5-20.

BECQUEMONT Dominique, 1992, *Darwin, darwinisme, évolutionnisme*, Paris, Kimé

Bowler, Peter J., 1998, *Darwin, l'homme et son influence*, Paris, Flammarion

Bertaux Daniel, 1974, "Mobilité sociale biographique : une critique de l'approche transversale", *Revue Française de Sociologie*, XV-3, pp329-362

Bertaux Daniel, 1976, " Histoires de vies - ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie ", Rapport pour le CORDES, CEMS, mutipgraphié.

BERTAUX Daniel, 1997, *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan.

BOURDIEU Pierre, "L'illusion biographique", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°62-63, 1986, pp.69-72.

BOYER Robert, CHAVANCE Bernard, GODARD Olivier (dir.), *Les figures de l'irréversibilité en économie*, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1991

BRAUDEL Fernand, *La Méditerranéee*, 1949, (édition 1979, livre de poche, 1990)

COURNOT Antoine-Augustin, 1872, *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, livre 1er, prolégomènes, Chapitre 1er : l'étiologie historique et de la philosophie de l'histoire, 1872).

DAVID Paul A., 1985, "Clio and the economics of QWERTY", *American Economic Review* (Papers and Proceedings), n°75, pp.332-337.

De CONINCK Frédéric et GODARD Francis, 1990, "L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation - Les formes temporelles de la causalité", *Revue Française de Sociologie*, XXXI-1, pp.23-54.

DENAVE Sophie, 2003, « A partir des ruptures professionnelles volontaires », communication pour le colloque « L'anticipation : entre risque et incertitude », Paris, 30 et 31 Janvier 2003.

DOSI Giovanni et METCALFE Stanley, "Approches de l'irréversibilité en théorie économique", in Robert Boyer, Bernard Chavance, Olivier Godard (dir.), *Les figures de l'irréversibilité en économie*, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1991,pp.27-68.

GLEICK J. , *La théorie du chaos*, Albin Michel, 1989

GODARD Francis (dir.), 1989, Cahiers du CERCOM, n°5 Colloque "Biographie et cycles de vie. Marseille.

GOULD Stephen J., 1989, *Wonderful life : the burgess shale and the nature of history*, New-York, W.W. Norton.

KUHN Thomas, 1962, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, 1983 (1962, University of Chicago).

GROSSETTI Michel, 2004, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses Universitaires de France.

GROSSETTI Michel, 1986, "Enseignants français en coopération. Aperçus sur un type particulier de trajectoires sociales", *Revue Française de Sociologie*, XXVII, pp. 133-148.

GROSSETTI Michel, 1991, "Trajectoires d'ingénieurs et territoire : l'exemple des hautes technologies à Toulouse", *Sociétés Contemporaines*, n°6, pp.67-80.

HAREVEN Tamara K. et MASAOKA Kanji, 1988, « Turning points and transitions : perceptions of the life course », *Journal of Family History*, vol. 13, n°3, pp.271-289.

HUGHES Everett C., (1950), 1996, « Carrières, cycles et tournants de l'existence », in Everett C. Hughes, *Le regard sociologique*, Textes rassemblés et présentés par Jean-Michel Chapoulie, Paris, Editions de l'EHESS, pp165-173, traduction de « Cycles, Turning Points, and Careers », communication présentée à la 8e conférence annuelle de Theology in Action, South Byfield, Massachussetts, septembre 1950 (et reprise dans l'ouvrage *Sociological Eye*, 1971, New Brunswick, Transaction Books).

LAURENS Jean-Paul, 1992, *Un sur cinq cent. la réussite scolaire en milieu populaire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

PASSERON Jean-Claude, 1990, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue Française de Sociologie,* XXXI-1, pp.3-22.

PEQUIGNOT Bruno et TRIPIER Pierre, 2000, *Les fondements de la sociologie*, Paris, Nathan.

RICOEUR Paul, 1983, *Temps et récit*, Points Seuil (ed. 1991, 1ère éd. 1983).

SEWELL William jr, 1996, "Three Temporalities: Toward an Eventful Sociology," in *The Historic Turn in the Human Sciences*, Terrence J. McDonald, ed. (Ann Arbor: University of Michigan Press, 1996), 245-80

SIMIAND François, 1903, " Méthode historique et science sociale ", *Revue de synthèse historique*, n°6, pp.1-22,

SUTER Andreas, 1997, Histoire sociale et événements historiques: pour une nouvelle approche,, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 52, pp. 543-567.

WEBER Max, *Économie et société*, 1925 (version française, Plon-Pockett, 1995).

---

[1] Je remercie Claire Bidart et Marc Bessin pour leurs suggestions à la lecture de versions précédentes de ce texte et leurs conseils bibliographiques.

[2] Ces débats se sont tenus à l'occasion du colloque « Biographie et cycles de vie » (Cahiers du CERCOM, n°5 Colloque "Biographie et cycles de vie. Marseille 1989) et d'un dossier publié par la *Revue Française de Sociologie* (« L'approche biographique », Janvier-Mars 1990, XXXI-1).

[3] L'expression est utilisée par Christian Baudelot (1982) pour expliquer les inégalités de salaires entre ouvriers d'âges différents, inégalités incompréhensibles si l'on n'introduit pas la notion de génération.

[4] *italiques d'origine.*

[5] « ce que la critique historique doit mettre en évidence, ce sont le plus souvent (…), des conditions de structure et de forme qui prévalent à la longue et dans l'ensemble des événements sur les causes proprement dites, sur celles qui interviennent avec le mode d'activité qui leur est propre, dans la production de chaque événement en particulier. » (Cournot, 1872, p.9).

[6] En particulier la théorie des systèmes dynamiques (popularisée sous la désignation de « théorie du chaos ») qui propose des modèles déterministes débouchant sur des imprévisibilités radicales (Gleick, 1989).

[7] Rappelons que ce terme introduit par Kuhn, désigne, en simplifiant, un modèle à suivre, un ensemble de théories, de méthodes et d'allant-de soi partagés par une communauté de chercheurs.

[8] Référence au « modèle linéaire général » des analyses statistiques, qui consiste à expliquer une variable par une fonction linéaire d'autres variables.

[9] Dans un certain sens, les irréversibilités sont toujours relatives, puisqu'une situation peut toujours être modifiée (moyennant une mobilisation de ressources) pour éliminer ou minimiser les irréversibilités. Mais la modification d'une situation n'est jamais un simple retour en arrière. La situation vécue laisse des traces, ne serait-ce que dans la mémoire des acteurs. Dans ce deuxième sens, les irréversibilités ne sont pas relatives.

[10] Cet argument a pesé d'un grand poids dans la campagne récente pour le référendum sur le traité constitutionnel européen, dont le résultat était peu prévisible (sauf a posteriori, où, comme d'habitude, les discours n'ont pas manqué pour le présenter comme parfaitement inévitable !).